

MELANGES LITTÉRAIRES.

ALLEGORIE.

Seigneur d'un petit bourg, peu distant de Mousseaux,
Un riche gastronome en visitant sa terre,
Voulut un certain jour régaler ses vasseaux,
J'entends les principaux,
Et leur faire,
Comme l'on dit, grand'chère.

Rien ne fut épargné; gelinotes, faisans,
Mouettes, perdrix, bécasses, ortolans,
Cailles, patés de foie

D'oï,

Chevreaux, marcassins et levraux,
Saumons frais, turbots, maquereaux,
Et cent autres friands morceaux.

Quant au bœuf, veau, mouton, volaille...
Fidone! c'est bon pour la canaille.

Quatre chefs de cuisine apprêtent le dîner
Comme aurait fait Calaine (1);
C'est bien vous le donner

Pour le plus fin repas que gourmandise humaine
Put jamais ordonner.

La table étant servie, arrivent à la fois
Les conviés: quelques messieurs de ville,

Trois nobles villageois,
Puis des petits bourgeois,

Le digne pasteur du village,

Suivi du magister, fort grave personnage,

Redouté des marmots, moins pourtant qu'autre fois.

Le marguillier lui-même aussi fut de la fête,

Avec Guilhot son cousin,

Et son oncle Maturin,

Au lutrin fort bonne tête.

A peine est-on placé, que l'ôte très courtois,
Généreux, populaire,

Presse chacun du geste et de la voix,
Comme c'est l'ordinaire!

On dévore les mets;

On les trouve parfaits.

Les vins de Bordeaux, de Bourgogne,

Enluminent plus d'une trogne.

Puis au dessert, le *Lachrima christi*,

En petit verre à chacun réparti,

Dispense l'esprit à la ronde,

Et fait caqueter tout le monde.

Enfin le doux moka, les plus fines liqueurs,

De leur parfum divin évièrent tous les cœurs:

Tous les cœurs... je me trompe; en un coin de la table

Guilhot, son oncle Maturin,

Et le marguillier leur voisin,

Ne trouvent point ce repas délectable.

De ces mets recherchés qu'ils ne connaissaient pas,

Leurs palais affamés ne faisaient aucun cas;

Et d'une pitoyable mine

Payent cette belle cuisine,

Hélas! ces pauvres bonnes gens

Ne desserrent pas les dents.

Aussi, cher lecteur, on rapporte

Que, s'exqu Coast fort mécontents,

Ils dirent, en prenant la porte:

"Quoi! dans ce beau dîner, pas un morgeau de bœuf,

"Pas un morgeau de lard, pas un chou, pas un œuf!

"Au diable tel repas! à gens du haut parage

"Il convient seulement,

"Mais à nous... nullement.

"Ce bon seigneur aurait été plus sage,

"S'il eut songé (cela dit entre nous),

"A satisfaire tous les goûts."

L'avis est bon, et j'en ai fait usage

En m'occupant de cet ouvrage;

Et par cent fragments assortis,

Je saurai contenter les divers appétits.

Un des nombreux amis de Delille célèbre poète
français l'ayant invité à dîner, et ayant accompa-
gné son invitation d'une description en vers de
tous les mets qui devaient composer le repas,
Delille répondit aussitôt par le quatrain suivant

Je mange déjà ce diner délectable
Qui n'est encor que *manuscrit*.
Que je serai long-temps à table,
S'il est fait comme il est décrit!

—0000—

Oh! combien sont touchantes et majestueuses les
cérémonies de la religion chrétienne!

PROCESSION.

L'origine des processions remonte au paganisme.
Dans une ville de la Grèce, un jour consacré à
Diane, on faisait une procession solennelle. Divers
auteurs en mentionnent une usité en l'honneur
de Cérès dans laquelle tous les assistants étaient
vêtus de blanc, et portaient des flambeaux allu-
més.

Lorsque les hommes privés du secours de l'im-
primerie, ne connaissaient que les jeux et les spec-
tacles pour transmettre à la postérité le souvenir
des grands événements, la religion ne dédaignait
pas de se mêler à ces solennités; les sacrifices,
les *Processions* même précédaient ou suivaient pres-
que toujours les exercices publics en ces sortes d'oc-
casions. C'est ainsi que les fêtes étaient presque
toutes célébrées en mémoire des héros, ou de quel-
que époque intéressante pour les nations.

Ce fut vers le temps de St. Ambroise, que ces
pratiques du paganisme commencèrent à passer
dans la religion chrétienne: d'abord le peuple des
grandes villes suivait le pasteur principal lorsqu'il
allait en station dans quelque église particulière.
Ensuite, lorsque les calamités publiques désolè-
rent la terre, les hommes, toujours plus religieux
lorsqu'ils sont malheureux et souffrants, se ras-
semblèrent à la voix des évêques et, convaincus
que le spectacle de leurs misères réunies était plus
capable de fléchir la colère du ciel, ils traversaient
les campagnes en versant des larmes et des prières
sur les récoltes frappées de malédiction. C'est ainsi
qu'en 469, St. Mamert évêque de Vienne institua
les rogations. Les autres processions établies de-
puis ces anciens temps, ont conservé dans nos vil-
les l'emprunte du siècle qui les vit naître. Les
unes sont votives, les autres militaires, d'autres,
chevaleresques. Mais une procession majestueuse
est celle qui avait lieu par intervalles, dans la vil-
le de Marseille: L'ordre utile et respectable, d'a-
bord religieux et militaire, fondé dans l'an 1209
et destiné à briser les fers des chrétiens prisonniers
chez les Musulmans, et ceux de la trinité aussi
pour la rédemption des captifs, connus à Paris, des
douzième siècle, sous le nom de *Maturins*, fon-
dés vers le même temps, donnent, de temps en
temps, à la Provence le spectacle le plus consolant:
ces bons religieux consacrent tous leurs revenus
à l'œuvre pour la quelle ils existent; et il sont en
outre dépositaires d'aumônes que leur confient ces
hommes qui, étendant au loin leur sensibilité,
compâtissent aux maux qu'éprouvent leurs frères
en Afrique et en Asie. Lorsque ces sommes sont as-
sez considérables pour tenter le rachat d'un cer-
tain nombre de prisonniers, ces vénérables pères
quittent leur patrie, traversent les mers et se pré-
sentent courageusement aux conseils du grand sei-
gneur de la barbarie, pour obtenir la liberté des escla-
ves. Au bout de quelques mois, et après des périls
de toutes espèces, ils reviennent à Marseille, où leur
débarquement est un vrai triomphe, ils précèdent en
conquérants adorés, ces malheureux victimes ar-
rachées, par la charité chrétienne, au plus impito-
yable des maîtres, et les citoyens attendris sont
alors les témoins de la plus auguste des *processions*.
La croix, les bannières, les drapeaux, les fifres, les
timbales, précèdent ce cortège et l'annoncent avec
pompe et fracas. Suivent les pauvres captifs, deux
à deux, en casaque rouge ou brune, et portant en-
core les fers de l'esclavage; ils étalent, en im-
plorant la pitié publique, les cruelles mutilations que
les Turcs leur font éprouver pour les moindres

fautes. Les uns ont les joues marquées d'un fer
chaud; les autres sont déchirés d'incisions profondes
sur la tête et sur les bras; ceux-ci ont sur leurs
corps des coupures en losange ou sont dégarnis
d'oreilles, ceux là n'ont plus de langue et, ou-
vrant la bouche, ne profèrent que des sons inar-
ticulés; presque tous sont chauves et noircis com-
me des charbons par l'ardeur du soleil vertical
d'Afrique et consumés, desséchés par les travaux
les plus durs de la culture; tous versent à la vérité
des larmes de joie, en revoyant les murs de
leur chère patrie; mais, hélas! ceux qui ont vieilli
dans les chaînes, se trouvent étrangers dans son
sein, et pour ainsi-dire méconnus de leur mère.
Semblables à des hommes d'un autre siècle ou
d'un autre hémisphère, que devenir, que faire
dans l'âge des besoins et de l'abandon des forces?
..... cessons de les plaindre, la charité des bons
religieux qui les ont délivrés, veille sur eux et
protège leur existence, ils accompagnent partout
cette déplorable famille; l'aspect de tant de mi-
sères émeut tous les cœurs; on profite du court mo-
ment où la pitié se manifeste, et avant que ces
précieuses larmes qui coulent soient séchées, on
demande, on sollicite on arrache des largesses qui
préparent des ressources aux infirmes et aux vieil-
lards, les sauvent du désespoir et leur font donner
mille bénédictions à leurs *redempteurs*.

Au moment où cette procession si *tragique* se
forme au milieu du cours, la foule est innombrable,
les fenêtres de tous ces beaux édifices dont la ma-
gnificence décele le talent des plus célèbres archi-
tectes, offrent le coup d'œil le plus curieux, le
plus étonnant. L'humanité, la générosité, toutes
les vertus qui énoiblissent l'homme, brillent sur
tous les fronts, et la multitude des spectateurs, n'y
pouvant tenir, se livre tout franchement au plai-
sir si doux de verser des larmes d'attendrissement
sans autre embarras que de les essuyer!..... (*)

(*) Nous donnerons très prochainement le tableau de la
procession de la fête Dieu.

L'OBSERVATEUR CANADIEN.

SAMEDI, 3 MARS 1838.

Avis de l'Éditeur.

Les nombreuses difficultés que présente toujours l'établisse-
ment d'un journal nous ont déterminé à publier celui-ci
d'abord sur une feuille simple sans à lui donner plus d'é-
tendue lorsque l'ordre de son administration et l'abondance
des matières le permettront.

Nous espérons que nos abonnés approuveront cette pré-
caution qui ne peut d'ailleurs nuire à leurs intérêts puisqu'ils
ne payeront le prix de l'abonnement qu'à proportion du
nombre de pages qu'ils auront reçues.

DECLARATION.

La nécessité d'un journal qui publie, propage
et défende avec énergie, prudence et dignité, les
principes constitutionnels, et qui offre ainsi à tous
les hommes animés de l'amour du bien public,
quelles que soient d'ailleurs leurs origines, un or-
gane fidèle pour le soutien de tout ce qui est bon,
juste et honnête, et particulièrement aux Cana-
diens d'origine française, un défenseur sincère et
dévoué, pour le maintien de leur religion, de leur
langue, de leurs loix, pour la repression des abus
et le redressement des griefs réels, et pour l'ob-
tention de toutes les améliorations possibles, est
trop bien et trop généralement sentie, pour qu'il
soit nécessaire d'insister à en faire ressortir les
avantages; or, c'est le but que nous nous sommes
proposé dans ce journal déjà annoncé par un
prospectus dont nous avons suspendu la distribu-
tion, à cause de la privation d'une presse sur la-
quelle nous avions dû compter. Aujourd'hui, as-
surés des moyens de faire sans interruption, cette
publication, nous croyons de notre devoir de résu-
mer les principes sur lesquels nous avons entendu

(1) Célèbre cuisinier.

fonder et soutenir ce journal, afin de dissiper les doutes et de fixer les incertitudes qui pourraient exister sur nos véritables intentions; nous nous faisons un devoir de le répéter: développer et défendre les saines doctrines; indiquer les moyens de faire prospérer l'agriculture, le commerce et l'industrie; faire tout ce qui dépendra de nous pour procurer au peuple Canadien toutes les améliorations justes et possibles, et pour resserrer les liens qui l'unissent au gouvernement; suivant l'exigence des cas, invoquer en sa faveur la justice ou la clémence de sa majesté; observer en tout, les règles de la bienséance et des convenances; n'embrasser aucun parti, par système; conserver ainsi l'indépendance dont ne devrait jamais se départir un journaliste qui n'est, en quelque sorte, qu'un historien des événements contemporains; tels seront constamment le but et l'objet de nos efforts et de nos sollicitudes. Heureux si, après avoir convaincu nos lecteurs de la droiture de nos intentions, nous parvenons à dissiper ce préjugé aussi injurieux à l'humanité, qu'il est funeste aux progrès et à la prospérité de cette belle colonie, en faisant de la diversité des origines des hommes qui la composent, un sujet de divisions et de haines, alors qu'une heureuse harmonie entre tous, attirerait les faveurs du gouvernement dont la générosité n'a jamais cessé de faire l'admiration de tous les peuples du monde!

Lois de nous dissimuler l'étendue des engagements que nous contractons envers le public, nous en avons calculé toute la portée, et, dans la crainte d'être accablés sous leur poids, nous aurions reculé contre notre entreprise, si l'expérience ne nous avait déjà appris qu'une bonne volonté fait souvent triompher des plus grands obstacles; si nous avions moins compté sur le concours des hommes sages et éclairés qui veulent franchement le bien de leur pays et qui sont toujours prêts à guider et à soutenir ceux qui se livrent, de bonne foi, à la recherche et au développement des moyens d'opérer ce bien. Nous espérons que ces hommes ne seront pas sourds à notre appel. Tout entier à l'œuvre que nous osons considérer comme bonne et utile, nous serons toujours disposé à recevoir les communications qui nous seront faites et les avis qui nous seront donnés. Nous recevons aussi, avec une extrême reconnaissance, des hommes qui pourront se livrer à cette occupation, tous les articles qu'ils voudront bien nous adresser. Ceux à qui des occupations pressantes ne permettraient pas de rédiger des articles, auront aussi contribué au bien public et auront mérité notre reconnaissance, en nous transmettant, soit par de simples notes, soit oralement, leurs idées sur ce qu'ils jugeront qu'il serait à propos de publier; toutes les fois que ces idées seront reconnues devoir exercer une heureuse influence, elles deviendront les sujets d'autant d'articles à la rédaction desquels nous nous appliquerons. Nous nous faisons un devoir de prévenir d'avance les personnes qui auraient l'extrême bonté de nous communiquer leurs vues sur les moyens d'opérer plus efficacement le bien, qu'aucun article, soit qu'il nous ait été adressé, soit que nous l'ayons nous-même rédigé et qui présenterait quelque point délicat, ne sera inséré dans notre journal qu'après avoir été soumis à l'examen d'un conseil sage et éclairé et avec les corrections reconnues justes et convenables; néanmoins lorsque des articles nous seraient adressés avec autorisation d'en nommer les auteurs, s'ils n'étaient pas approuvés tels qu'ils nous auraient été transmis, nous aurions l'attention de communiquer à leurs auteurs les changements proposés, et l'insertion n'en serait faite avec ces changements qu'avec leur autorisation expresse.

Avec toutes ces précautions, nous osons espérer de voir se déclarer en notre faveur tous les hommes dévoués au bien-être de leur concitoyens, qu'elles qu'aient été ou quelles que soient d'ailleurs leurs opinions politiques; nous nous plaignons à le répéter, nous ne serons jamais l'organe d'aucun parti; justice pour tous, et dévouement au bien public sera toujours notre devise.

Si il convenait, comme plusieurs personnes nous l'ont insinué, s'il convenait de parler de nous, et de dire les garanties que nous pouvons offrir, nous exposerions, avec confiance, nos antécédents; nous produirions des preuves irrécusables qu'en professant des principes d'ordre, nous sommes comme nous avons toujours été, conséquents à nous-même; nous oserions même compter sur le témoignage de tous ceux avec lesquels nous avons eu des relations depuis notre arrivée dans cette province, quoique plusieurs aient été dissidents d'avec nous sur les moyens d'opérer le bien; tous, nous

osons l'avancer, témoigneraient de notre modération en politique, et attesteraient que, dans un espace de plus de quatorze mois que nous avons demeuré, sans interruption, dans cette ville, dans des circonstances où tant d'événements divers et successifs auraient certainement fait ressortir la versatilité qui aurait été en nous, nous avons toujours, oui, toujours manifesté les mêmes principes et les mêmes opinions dont le développement et l'application, même de l'aveu de nos contradicteurs, auraient préservé ce pays des malheurs dont il a été affligé. Or, si, depuis le commencement de notre carrière politique jusqu'au moment où nous avons cessé d'habiter notre patrie, nous avons été constamment ami et défenseur sincère des principes que nous professons aujourd'hui; si depuis cette dernière époque jusqu'à ce jour, nous n'avons cessé de professer les mêmes principes et les mêmes opinions, oh, nous pouvons prétendre à la confiance de ceux aux quels nous présentons comme digne de l'obtenir.

Nouvelles Diverses.

(Extrait de la Gazette de Québec du 22 Février.)

Le *British Colonist*, nouveau journal de Toronto, contient dans son troisième numéro publié jeudi dernier, un précis des débats qui eurent lieu le 12 sur la proposition faite par M. Boulton de faire imprimer 3000 exemplaires, en forme de pamphlet, du rapport du comité spécial de la chambre sur l'état politique actuel du Haut et du Bas-Canada, présenté le même jour. On ne dit pas quelles sont les conclusions du rapport, mais il paraît qu'il est très-volumineux.

M. Merritt s'est opposé à la motion, disant que le rapport contenait beaucoup de choses excellentes, mais aussi beaucoup de choses qui souffraient des objections très-sérieuses, ajoutant, quant à la proposition d'en adresser un exemplaire à chaque membre du parlement britannique: "Si le rapport est adopté et envoyé en Angleterre sous sa forme actuelle, nous n'aurons point l'union, j'en suis persuadé."

M. Thorburn était d'opinion que le rapport contenait des assertions inexactes; celles, entre autres, que la population du Haut-Canada s'élève à 450,000 âmes. Il croyait qu'elle ne s'élevait pas au-dessus de 391,000.

M. Boulton a maintenu l'exactitude du premier chiffre. (C'est celui adopté par Sir Francis Head dans une dépêche adressée au ministre anglais à Washington.)

M. Merritt a pris de nouveau la parole et a dit que le rapport était "une tirade contre le maintien de la portion démocratique des rouages du gouvernement provincial," et qu'autant vaudrait demander au gouvernement impérial d'abolir tout-à-fait la chambre. "Le rapport," a-t-il ajouté, "trouve à redire à tout: il est en faveur de l'union et contre l'union; il n'y a pas à le comprendre."

M. Merritt a fini par proposer, en amendement à la motion de M. Boulton, de substituer le chiffre 200 à celui de 3000, ce qui a été adopté après quelques nouvelles observations de M. Burwell et de M. Sherwood à l'appui du rapport.

Le même journal contient ce qui suit:

"Nous apprenons par le *Western Herald* du 10, que d'après les rapports reçus du Détroit, Van Rensselaer était à quelques milles de là, dans le Michigan, à la tête de 1000 hommes; tandis qu'une lettre de Sandwich, de la même date, reçue par un monsieur de cette ville, dit que la nuit précédente le général Brady avait envoyé un exprès du Détroit à Sandwich pour contredire les bruits que les "patriotes" étaient au Détroit ou en chemin pour s'y rendre; mais le gouverneur Mason a dit la même chose dans une occasion précédente lorsqu'il savait bien qu'ils approchaient.

"Le *Western Herald* assure positivement que Duncombe est maintenant au Détroit.

"Nous apprenons qu'il a été expédié de Toronto, il y a quelque jours pour Amherstburgh une quantité d'armes et de munitions."

On lit dans le *Standard*, journal de Londres: "Les membres de l'association générale de la navigation anglo-américaine des Indes Occidentales qui ont des capitaux très considérables engagés au Canada, ont présenté à lord Glenelg un mémoire dans lequel ils attribuent le fâcheux état de choses qui a lieu en ce moment au Canada à l'existence d'un système municipal vicieux en principe et mauvais dans son application, système par lequel les habitants de cette colonie sont assujétis

à un code rédigé en français et régi par une jurisprudence non reconnue par les tribunaux anglais; code qui ne présente aucune sécurité ni à la personne, ni à la propriété, et qui, tant qu'il excitera, élèvera toujours une barrière insurmontable à cette harmonie entre les deux grandes classes de la société (les anglais et les français) qui est la meilleure garantie de la prospérité nationale. En conséquence, les signataires du mémoire prient sa seigneurie d'appeler l'attention du gouvernement de S. M. sur l'urgence nécessité d'adopter des mesures promptes, vigoureuses et efficaces pour apaiser la révolte, étouffer les sentiments de malveillance qui se sont manifestés, et rendre enfin la paix et le calme à la colonie. Ils exposent humblement que telle est leur opinion bien arrêtée, confirmée par l'expérience de personnes bien informées, que les maux qui affligent en ce moment le Canada ne pourront avoir un terme que quand le système d'administration de cette colonie sera en harmonie avec les lois et règlements qui régissent toutes les autres colonies anglaises."

(Extrait du Transcript du Ver. Mars.)

Le vaisseau de Sa Majesté, le *Satellite*, venant de la Jamaïque, est arrivé à Halifax le 11 février, apportant 270,000 dollars pour le service du gouvernement.

— Il paraît que le général Wold a déclaré qu'il ne lui était pas possible d'arrêter une bande armée prête à se mettre en mouvement pour envahir le Bas-Canada.

— Des détachements de cavalerie, une partie des troupes du 85^e régiment, et les troupes qui sont à St-Jean ont reçu ordre de s'avancer vers les frontières.

— Les dernières nouvelles de Kingston annoncent que des bandes d'Américains menacent d'une attaque, qu'ils se sont présentés dans cette ville, demandant d'y être reçus pour se délasser de leurs fatigues continues. (Chronicle de Kingston du 24 février.)

— Nous sommes informés que les différents régiments de milices de ce district ont reçu ordre de se rendre aux frontières; ils sont destinés, un pour stationner dans cette ville, un autre à Brockville, et des détachements à Maitland, Young Mills, et Gananoque. (Sentinelle de Prescott du 22 fév.)

(Extrait du Populaire du 28 Février.)

— Hier au soir, 12 ou 14 prisonniers examinés par la commission, ont été mis en liberté. On dit que plusieurs autres seront également libérés.

— Les jugements des prisonniers détenus pour haute-trahison, commenceront le 8 mars; devant la Cour du Banc du Roi.

— La compagnie des grenadiers des royaux, commandée par le capitaine Going arriva à Kingston le 24 février, et prit position dans le fort Henry. Un détachement de l'artillerie royale arriva aussi dans la même soirée; ils venaient de Montréal.



8 heures a. m. — Au moment que nous mettons notre feuille sous presse, nous recevons par la voie du Haut-Canada et celle des Etats-Unis, des nouvelles très importantes que vous trouverez ci-dessous.

HAUT-CANADA. — Le *Star* de Buffalo contient la nouvelle d'une bataille qui aurait été livrée à Malden et où un nombre considérable de soldats britanniques auraient été tués ou blessés. Le *Buffalo Advertiser* du même jour à une heure plus avancée ne fait aucune mention de ce combat.

Toutes les villes et les frontières du Haut-Canada sont prêtes à recevoir l'ennemi s'il s'avance.

— Les dernières nouvelles du Haut-Canada annoncent la présence du général Van Rensselaer et ses troupes en dix ou douze endroits à la fois.

— Le col Catehart est parti de Londres pour le Canada, dans la première semaine de janvier, apportant des dépêches à son excellence sir John Colborne.

— Les journaux de New-York, annoncent l'arrivée à Baltimore d'un vaisseau parti de Liverpool du 8 janvier, mais ils ne donnent aucune nouvelle venue par cette voie.

— Une partie des bâtiments de l'école militaire de West-Point, E. U. a été consumée par les flammes. On est heureusement parvenu à arrêter les progrès de l'incendie avant qu'ils fit de grands ravages.

AVIS.

Tous les envois relatifs à ce journal seront adressés, port franc, à M. TAILHADES, avocat éditeur propriétaire du *l'Observateur Canadien*, maison de M. Bibeaud avocat, petite rue St. Jacques, derrière l'Eglise Anglaise.